

Montréal, colonie de Toronto?

Marie-Claude Loiselle and Claude Racine

Number 70, December 1993, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22874ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. & Racine, C. (1993). Montréal, colonie de Toronto? *24 images*, (70), 3-3.

Montréal, colonie de Toronto?

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas parce que tout le milieu du cinéma s'est tacitement donné le mot pour ne pas administrer de coup de boulot supplémentaire au Festival des films du monde, sous prétexte de ne pas affaiblir davantage ce qui est déjà déclassé et vacillant, que toutes les tares de cet événement¹ se sont miraculeusement évaporées; loin de là! En fait, rien n'a changé comme on pouvait le constater encore une fois cette année. Les subventions ont continué d'affluer comme avant et Serge Losique de régner sur «son» festival.

Rien n'a changé? Peut-être bien que si... Le FFM est devenu plus sinistre et morne encore. A-t-on déjà vu un membre d'un jury quitter ses fonctions en cours de festival? C'est pourtant ce qui s'est passé cette année alors que Ben Kingsley a plié bagages quelques jours avant les délibérations finales du jury. Quelle conclusion doit-on en tirer?... Quoi qu'il en soit, on sait très bien que le problème est de s'obstiner à conserver un statut de catégorie A pour ce festival, alors qu'il n'a même plus le poids ou la crédibilité qui lui permettrait de constituer une compétition de qualité, ne ramassant pratiquement plus, disons-le franchement, que des films dont n'ont pas voulu les autres festivals compétitifs. Et puis, qui se préoccupe vraiment de cette compétition? alors que même les gagnants ne sont pas là pour venir chercher leur récompense — à part quelques exceptions qui se permettent d'ajouter ironiquement: «Oui, oui, c'est bien moi...» —, transformant la remise des prix en un fastidieux et pitoyable défilé de lecteurs de télégrammes!...

Le festival de Toronto, lui, n'est pas un festival de catégorie A, certes... mais il n'y a qu'à s'y rendre pour sentir le contraste d'une organisation menée avec compétence; un événement devenu, il n'y a plus à en douter, le véritable point de ralliement de l'ensemble du milieu du cinéma québécois. Une sorte de fatalisme morose s'est installé chez ceux qui avaient donné l'alarme dans l'espoir de sauver le FFM du naufrage. Nous regardons sans broncher les films des cinéastes québécois se rendre tout droit à Toronto (*Deux actrices* de Micheline Lanctôt, *Because Why* d'Arto Paragamian, *Love and Human Remains* de Denys Arcand et *Trente-deux films brefs sur Glenn Gould* de François Girard), les invités étrangers, journalistes et cinéastes, désaffecter Montréal eux aussi pour aller au Festival of Festivals (cette année, Peter Greenaway, Gus Van Sant, Nanni Moretti, Olivier Assayas, Manoel de Oliveira, Robert De Niro, Stephen Frears, ne représentaient que quelques-uns des réalisateurs de

passage, sans compter tous ceux qui n'étaient pas officiellement présents et que l'on croisait dans les couloirs ou conférences diverses).

C'est une chose que l'on aime pas entendre, mais cela se précise pourtant de façon indubitable d'année en année, le FFM ne représente plus pour les films qui y viennent qu'une petite escale de courtoisie sur la route de Toronto, comme on arrête dans une ville de province sans même défaire ses bagages; autrement dit sans déballer son matériel promotionnel réservé pour la vraie destination. Un exemple assez éloquent de ce manque d'intérêt pour Montréal: la disette de plus en plus grave de photos pour la presse, alors qu'à Toronto on en trouve à profusion pour presque tous les films, dont ceux pour lesquels il n'y en avait pas chez nous une semaine plus tôt! Par ailleurs, il n'y a pas non plus d'autre explication possible que cette attraction de Toronto au fait qu'une proportion aussi importante de films soit toujours présentée en anglais ou sous-titrée en anglais à Montréal — malgré la bataille acharnée menée par la presse, et bien que des copies sous-titrées en français aient déjà été présentées à Cannes ou en salle à Paris.

La manière dont le FFM, en quelques années, s'est fait doubler sur tous les tableaux par le Festival of Festivals n'est pas sans rappeler une situation plus inquiétante encore et devant laquelle nous manifestons le même fatalisme suicidaire. Le Québec perd le contrôle de tout ce qui a trait à la distribution des films sur son propre territoire sans que nous disions quoi que ce soit, comme si nous en étions venus à considérer cela normal. Ainsi, les sorties constamment reportées des productions québécoises (par exemple, *Deux actrices*, *Because Why*, *Trente-deux films brefs sur Glenn Gould* qui devaient sortir en novembre et à qui on a refusé, à la dernière minute, l'accès aux salles), comme des productions européennes, confirment hors de tout doute ce que nous soupçonnions depuis quelque temps: que la gestion des salles au Québec se fait de Toronto, où on ignore la réalité du marché québécois. Si nous continuons de laisser aller les choses de cette façon en nous taisant, nous n'aurons qu'à subir — puisque nous en serons les seuls responsables — les contrecoups d'un phénomène qui ne pourra qu'aller en s'accroissant. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE ET
CLAUDE RACINE

1. Voir éditorial, 24 images n° 58.